

Connaitre ses racines pour mieux vivre

La généalogie passionne de plus en plus de Français. S'interroger sur son passé permet parfois de faire face à l'avenir plus sereinement...



SÉGOLENE BARBÉ

PSYCHO Guadeloupéenne, Josée a commencé à s'intéresser à la généalogie à la cinquantaine, en tombant sur les actes notariés de son grand-père. Grâce aux archives départementales, elle a retrouvé la trace de ses ancêtres esclaves dont certains, des «nègres marons», avaient fui dans les montagnes pour échapper à leur sort... «Les esclaves n'étaient pas tous soumis, beaucoup se sont battus, nous ont transmis leur force et leur courage. Aujourd'hui, je veux faire connaître leur histoire et honorer leur mémoire», explique-t-elle.

Comme Josée, de plus en plus de Français se passionnent pour les recherches généalogiques. Une manière, souvent, de faire la paix avec leur passé et de trouver une place dans leur histoire. Aujourd'hui, 70% des Français se déclarent intéressés par leurs origines et leurs racines («Les Français et la généalogie», sondage OpinionWay pour Filae, 2016). Boostée par les confinements, la généalogie est un loisir de plus en plus prisé : pionnier du secteur, le site geneanet.org recense plus de 4,5 millions de membres (dont 800 000 nouveaux en 2020). Remplir son arbre généalogique n'est

plus réservé aux retraités mais séduit aussi de plus en plus de jeunes. Logiciels, sites internet et archives accessibles en ligne ont rendu la pratique beaucoup plus ludique, réveillant chez certains des talents d'enquêteur insoupçonnés. En retrouvant des membres de leur famille éparpillés un peu partout, certains organisent ainsi des «cousinades», pour faire vivre les liens familiaux qui leur ont peut-être manqué dans l'enfance.

«Une lumière nouvelle»

«Dans ce contexte de crise sanitaire, les jeunes s'interrogent sur leur avenir, sur le sens de leur vie... Pour parvenir à aller de l'avant, ils ont besoin de savoir d'où ils viennent, de quoi ils sont faits, assure le sociologue Serge Guérin. Lorsqu'il y a eu un déficit de transmission, les recherches généalogiques permettent d'aller chercher par soi-même cette histoire qui nous manque, d'être davantage acteur de sa vie.»

Face à l'éclatement géographique, à la complexité des familles recomposées ou à la solitude des grandes villes, nous avons plus que jamais besoin de racines et de solidarité. «Nous n'avons jamais été aussi libres de devenir ce que nous voulons : c'est à la fois merveilleux et très insécurisant, résume la psychologue Évelyne Bissone Jéufroy,



C'est rassurant de se sentir le maillon d'une chaîne. C'est pourquoi il peut être si bénéfique de faire un arbre généalogique. **ÉVELYNE BISSONE JÉUFROY**

auteur de *L'Héritage invisible. Secrets de famille, deuils inachevés, loyautés...* (Larousse, 2021). C'est rassurant de se sentir le maillon d'une chaîne. C'est pourquoi il peut être si bénéfique de faire un arbre généalogique avec un enfant, de lui donner tôt dans sa vie un sentiment d'appartenance.»

Mieux connaître les difficultés auxquelles se sont heurtés nos aïeux – guerres, conditions de vie difficiles – nous permet aussi de relativiser les nôtres, de mesurer le courage et les valeurs dont nous avons, peut-être, hérité. En thérapie familiale, travailler à partir de son arbre généalogique avec le génosociogramme (un arbre qui englobe les dates, les liens entre les membres de la famille et les faits importants de leur vie) aide souvent à trouver un fil conducteur à son histoire, à la regarder d'un œil différent. «J'avais un patient de

14 ans qui en voulait énormément à son père de les avoir abandonnés, lui et sa mère, peu de temps après sa naissance, se souvient Évelyne Bissone Jéufroy. En travaillant sur son génosociogramme, il a compris que son père biologique et son grand-père avaient été eux-mêmes abandonnés par leur père, ce qui a fortement diminué son hostilité. Cette exploration, qui ressemble parfois à un travail digne d'Agatha Christie, permet d'éclairer d'une lumière nouvelle nos choix de vie, de construire notre identité avec un peu plus de liberté et de guérir des blessures du passé.»

Quoique interdits en France, les tests ADN «récréatifs» (sans portée médicale ou scientifique) sont eux aussi en plein boom, permettant chaque année à près de 200 000 Français (Inserm, 2019) de se découvrir des origines géographiques insoupçonnées ou des cousins in-

connus. Parfois, ils permettent aussi de combler un vide dans son histoire ou de lever un secret de famille qui empêchait d'avancer. Dans *Le Syndrome du bâtard* (Flammarion, 2021), Marie Lemeland raconte comment elle a pu se reconstruire grâce à un test ADN qui lui a apporté la confirmation de ce qu'elle pressentait depuis toujours : l'homme qui l'avait élevée n'était pas son géniteur. «Quand l'incertitude plane sur les origines biologiques, les fondements mêmes de sa propre existence vacillent. Ce test ADN a été un choc, mais aussi un soulagement. Une nouvelle donne sur laquelle j'ai pu m'appuyer pour forger mon identité», assure la jeune femme qui a également retrouvé son père biologique grâce à Facebook. Chercher ses racines permet souvent d'ouvrir le dialogue avec sa famille... et parfois, même, d'en trouver de nouveaux membres. ■

Quand la vaccine antivariolique voyageait... dans des bras d'enfants

SOLINER ROY @so_sroy

LES DIFFICULTÉS posées par les campagnes vaccinales se ressemblent parfois d'un siècle à l'autre. Fin 2020, il a fallu s'équiper de congélateurs capables de conserver à très basse température les vaccins à ARN contre le Covid. Deux siècles plus tôt, le royaume d'Espagne était confronté à un semblable défi : comment protéger la toute nouvelle vaccine antivariolique lors de son acheminement vers les possessions espagnoles d'Amérique et d'Asie ?

En mars 1803, le roi d'Espagne, inquiet des ravages de la variole, «ordonne au Conseil des Indes d'étudier la possibilité d'introduire le vaccin dans les colonies», raconte l'historien américain Michael Smith dans les *Transcendances of the American Philosophical Society*. La variole est une maladie redoutable qui tue au moins 30% de ses victimes, mais le Britannique Edward Jenner vient de mettre au point le tout premier vaccin de l'histoire : en injectant à des patients sains du pus prélevé sur des paysannes infectées par la variole bovine, Jenner les protège de la variole humaine.

En Espagne, un rapport sur la faisabilité d'une campagne de vaccination outre-mer est demandé au Dr José Felipe Flores, médecin de la cour. Il propose une expédition dotée de trois objectifs : diffuser le vaccin gratuitement, enseigner la vaccination aux soignants locaux et créer des «Conseils de vaccination» pour assurer la conservation du fluide vaccinal. Encore faut-il que celui-ci parvienne intact aux lointaines Amériques... Les bateaux pourraient emmener des vaches variolées, mais c'est une cargaison bien encombrante. La conservation de la lymphes vaccinale entre des lames de verre est loin d'avoir fait ses preuves. Dernière solution, qui sera celle retenue : conserver et pépéter la vaccine la où elle se porte le mieux, dans l'organisme humain.

Le roi confie l'expédition au Dr Francisco Javier Balmis, l'un des chantres de la vaccination jennérienne à Madrid. Il s'adjoint les services du Dr José Salvany y Lleopard, qui prendra la tête d'une sous-expédition en Amérique du Sud tandis que Balmis parcourra l'Amérique centrale puis l'Asie. Une dizaine de médecins et infirmiers les accompagnent. Mais lorsqu'elle quitte le port de La Corogne en ce 30 novembre 1803, la

Maria Pita recèle surtout en ses flancs un précieux chargement : 22 orphelins, placés sous la surveillance de l'intendante Isabel Sendales y Gómez. Il n'y a la rien de choquant pour l'époque : les enfants recueillis par la puissance publique lui sont considérés comme redevables et peuvent légalement être employés au service de la santé publique. Balmis semble par ailleurs réellement soucieux du bien-être des enfants qui lui sont confiés : à Mexico, effrayés des conditions d'accueil de ses protégés, il plaide pour qu'ils soient placés dans un internat plutôt qu'à l'hospice, et que l'archevêque supervise leur prise en charge et leur assure une éducation correcte.

Les vingt-deux orphelins embarqués d'Espagne sont âgés de 3 à 9 ans. Tous les neuf jours, le temps de développer de belles vésicules, deux nouveaux enfants se voient inoculer la vaccine pour se la transmettre ainsi de bras à bras et



Le Dr Francisco Javier Balmis quitte, le 30 novembre 1803, le port de La Corogne, à bord du *Maria Pita*, avec 22 orphelins qui se voient inoculer la vaccine pour se la transmettre de bras à bras et la conserver fraîche jusque de l'autre côté de l'Atlantique.

VADEBARCOS.NET / BOLETIN DEL CENTRO NAVAL

la conserver fraîche jusque de l'autre côté de l'Atlantique. Balmis calcule que pour assurer une chaîne vaccinale sans risque de rupture, il lui faut une quinzaine d'enfants par période de trente jours. Cela nécessite une attention sans faille, jour et nuit, pour que les petits ne grattent pas leurs vésicules ni ne se transmettent l'infection accidentellement. Le roi d'Espagne a envoyé des conseillers à son administration outre-mer : le travail de l'expédition Balmis devra être facilité, et de nouveaux enfants lui être fournis régulièrement. Faute d'orphelins, des familles pourront être invitées à confier leurs petits en échange d'argent et de la promesse qu'ils seront bien traités et ramenés chez eux ou pris en charge et éduqués dans le pays d'arrivée.

«Situation critique»

Cela ne va pas toujours sans mal. D'abord, Balmis convient qu'il faut des enfants plus âgés : les petits sont certes plus susceptibles de ne jamais avoir croisé la variole donc de réagir à la vaccine, mais ils supportent plus difficilement le voyage. Il faut, considère le médecin dans un courrier du 29 avril 1804, des enfants «de constitution robuste et pas trop tendres, car l'expérience a montré qu'outre qu'ils causent beaucoup d'inconvénients, ils sont exposés et dan-

gereux à cause de leur faiblesse.» Débarquer avec des petits souffreteux n'est pas la meilleure des publicités pour la vaccine... Parfois, la chaîne manque d'être rompue : à Veracruz, racontent les médecins et historiens espagnols Emilio Balaguer Perigüel et Rosa Ballester Añón dans un ouvrage de l'Association espagnole de pédiatrie, «les vésicules des enfants (...) étaient à leur apogée, prêtes à être inoculées aux autres, mais il n'y avait aucun moyen de trouver des volontaires. La situation était critique. (Balmis) a lui-même expliqué au gouverneur que si la lymphes n'était pas communiquée immédiatement, "il y avait un danger imminent de perdre le trésor qui avait coûté tant de tribulations". Enfin, l'autorité susmentionnée a recruté des volontaires dans l'armée, et la vaccine a été administrée à trois d'entre eux.» À La Havane, il faut acheter trois esclaves pour perpétuer la vaccine. À Mexico, raconte Balmis, «j'aurais perdu la lymphes (...) si l'alcaldé zélé n'avait pas entraîné vingt femmes indiennes dont les enfants n'ont été vaccinés qu'après mille supplications. (...) Toutes se sont immédiatement rendues chez l'apothicaire le plus proche pour obtenir un antidote au poison qui avait été introduit dans le bras de leurs enfants.» Balmis se voit aussi reprocher le développement d'œdèmes chez des orphelins vaccinés par ses soins : après enquête, celui-ci rétorque que la cause de leur mal réside dans leurs mauvaises conditions de vie et les maltraitances dont ils sont victimes.

Au total, l'expédition Balmis aurait permis de vacciner directement quelque 250 000 personnes en Amérique et en Asie. «Je ne puis imaginer que dans les annales de l'histoire l'on puisse fournir un exemple de philanthropie plus noble et plus grand que celui-ci», admire Jenner. Il faudra cependant bien des campagnes de vaccination pour que, le 8 mai 1980, la 33^e Assemblée mondiale de la santé puisse officiellement déclarer : «Tous les peuples du monde sont désormais libérés de la variole.» ■

HISTOIRE DE LA MÉDECINE

